

Jeanne HUMPHRIES

La lettre : réseau virtuel au féminin à la fin du XIX^e siècle

Le réseau Internet est aujourd'hui un support par lequel les individus communiquent et forment de nouvelles communautés dites « virtuelles ». Si le terme est nouveau, le phénomène est loin de l'être. Au XIX^e siècle déjà, un réseau permettait aux gens, séparés par les distances géographiques ou sociales, de communiquer : le réseau postal. Par le biais de la lettre, les personnes pouvaient se rapprocher d'un autre éloigné d'eux et tenter, comme les internautes de nos jours, d'établir une véritable communauté de pensée. Ces réseaux épistolaires avaient des fonctions et des usages proches de ceux d'Internet, explique Jelena Jovicic, car « les deux phénomènes forment des espaces discursifs où circulent des identités et des informations, et où se développent des communautés virtuelles grâce aux médias de communication » (2000, p. 69).

Selon plusieurs critiques féministes, le fait d'appartenir à une communauté (virtuelle ou réelle) revêt une importance particulière pour les femmes. Dans *Le Deuxième Sexe*, par exemple, Simone de Beauvoir avance que, pour se faire entendre, se libérer des contraintes sociales et politiques auxquelles elles font face, les femmes doivent apprendre à dire « nous », à s'affirmer collectivement comme sujet : « Les prolétaires disent “nous”. Les Noirs aussi. Se posant comme sujets ils changent en “autres” les bourgeois, les Blancs. Les femmes [...] ne disent pas “nous”. » (1949, p. 18-19) Les critiques féministes des écrits autobiographiques ont également souligné l'importance d'un réseau de femmes dans la constitution d'un sujet au féminin. D'après Susan Friedman, le sujet féminin se construit et existe dans les relations que la femme entretient avec les autres : « *The self constructed in women's autobiographical writing is often based in, but not limited to, a group consciousness.* » (1988, p. 40-1). Comme Beauvoir, Friedman insiste en cela sur l'importance de réseaux dans lesquels les femmes peuvent se sentir moins isolées et établir enfin une voie de communication.

On le sait, au XIX^e siècle la formation de telles communautés de femmes était encore relativement difficile, surtout pour les femmes dépourvues de renommée. Comme le remarque Beauvoir, c'est au XIX^e siècle que la bourgeoisie « réclame la femme au foyer d'autant plus âprement que son émancipation devient une véritable menace », que la classe ouvrière considère les femmes comme de « dangereuses concurrentes » et que « la religion, la philosophie, la théologie [et] la science » cherchent systématiquement à prouver l'infériorité du sexe féminin (1949, p. 24). Vu le climat social de cette époque, les femmes n'avaient souvent que la lettre comme moyen d'accès à une communauté où, selon les paroles de Christine Planté, « elles n'étaient guère admises autrement » (1998, p. 17).

L'affaire Dreyfus : création d'un réseau épistolaire au féminin

Pendant l'affaire Dreyfus, plus de 270 femmes ont envoyé des lettres à Émile Zola¹. Dans leurs lettres, ces femmes inconnues, provenant d'origines et de classes sociales très variées, ont témoigné leur soutien ou leur condamnation pour la lutte de Zola contre l'antisémitisme et l'injustice. C'est également dans ces lettres qu'elles ont tissé, consciemment ou non, des liens avec les victimes de l'affaire, avec d'autres femmes ainsi que d'autres « victimes » d'injustices². Écrire une lettre à Zola, nous le constaterons, leur donnait la possibilité de dire « nous » et de se joindre à toute une communauté de personnes animées des mêmes sentiments. C'est en fait grâce à leurs lettres à Zola que ces femmes ont

¹ Le corpus est constitué à partir de plus de 20 000 lettres envoyées à Zola conservées, en photocopie ou sur microfilm, dans les archives Émile Zola déposées au Centre d'études du dix-neuvième siècle français Joseph Sablé à l'Université de Toronto. Les lettres de notre corpus appartiennent à la collection du docteur Brigitte Émile-Zola. Les extraits de lettres sont cités ici avec son aimable autorisation.

² Entre début décembre 1897 et fin février 1898, période qui marque le début de l'engagement public de Zola en faveur de Dreyfus et qui culmine avec le procès qui a suivi la publication de « J'accuse! », plus de deux mille lettres ont été envoyées à Zola. Parmi ces lettres, 271 (12 %) émanent de femmes.

pu créer un réseau virtuel au féminin³. « [L]a lettre », explique avec justesse Michel Lacroix, donne naissance et fait vivre les relations entre les membres d'un réseau; elle tend certes à réduire la distance entre eux, mais pas nécessairement, du moins n'a-t-elle pas pour but de l'effacer. Loin d'être écrite à rebours, à défaut d'une rencontre, la lettre est vue dans cette perspective comme le lieu où penser ensemble mais à distance » (1998, p. 120). Cette analyse des lettres de femmes envoyées à Zola cherchera donc à mettre en évidence le fait que « la lettre [est] l'une des formes majeures du lien social » (Lacroix, 1998, p. 111), et ce, particulièrement pour certaines femmes au XIX^e siècle.

Lettres à Zola : les épistolières s'identifient à leurs consœurs

Dans leurs lettres à Zola, les épistolières sont nombreuses à considérer les conséquences de l'affaire non seulement sur Alfred Dreyfus, mais aussi sur toutes les personnes qui l'entourent : « ce pauvre Dreyfus, comme il m'empêche de dormir! », écrit une femme, « À la pensée de la femme et du frère de ce pauvre martyrre [*sic*] notre cœur se serre souvent, bien souvent » [98 02 28b]⁴. Zola et Dreyfus ne sont pas les seules victimes de l'affaire, les lettres de femmes en attestent : « Les meilleurs souhaits pour vous, comme pour le malheureux Dreyfus et sa pauvre Oh! Pauvre femme!! » [98 01a] On peut noter que, dans un nombre important des lettres, c'est le sort fait à Lucie Dreyfus qui semble préoccuper les épistolières : « je souffre en embrassant mon mari » [98 01 14g], avoue une épistolière, hantée par l'image de la malheureuse qui lutte pour retrouver le sien et lui rendre l'honneur. On pourrait même avancer que ces femmes s'identifient aux circonstances désespérées de l'épouse de Dreyfus : « cette pauvre Madame Dreyfus! », écrit une femme, « Comment fait-elle pour vivre encore, comment son cœur martyrisé ne se brise-t-il pas de douleur et d'angoisse! » [98 02 26a]. D'autres décrivent toutes les injustices que

³ Jane Everett définit les réseaux épistolaires de la façon suivante : « ensemble des échanges épistolaires [...] qui passent à un moment donné par un même "point" ou "noyau", en l'occurrence, un(e) même correspondant(e) » (1998, p. 128).

⁴ Chaque lettre de ce corpus est identifiée par sa date d'envoi. Dans les cas où plusieurs lettres ont été envoyées le même jour, elles sont classées par ordre alphabétique selon le nom de l'expéditrice et la date d'envoi est suivie d'un a, b, c, etc.

subit Lucie Dreyfus, même nous semble-t-il, les plus anodines. Considérons la lettre suivante : « que Dreyfus soit coupable ou innocent, on [n']a pas le droit de le tourmenter d'une manière, qui rappelle les temps de l'inquisition, et qui va si loin, jusqu'à priver sa femme des lettres de son mari [...] de quel droit tourmente-t-on cette malheureuse, qui a déjà tellement souffert, jusqu'à la priver de cette chère écriture » [98 01 24]. Une épistolière avance même que Zola assure la défense de Lucie Dreyfus et non pas de son époux : « Grand homme, qui défendez une malheureuse femme torturée par les monstres. Pauvre femme! » [98 01b]

Cet intérêt pour l'épouse de Dreyfus n'est pas limitée aux lettres à l'étude. D'autres historiennes ont également constaté que beaucoup de femmes françaises et étrangères s'intéressaient particulièrement à Madame Dreyfus (Sabiani, 1986; Cross, 1997; Cosnier, 1997; Blum, 1998). « L'affaire », écrit Françoise Blum, « est aussi une histoire de femmes, parce qu'elle est une histoire de justice, les droits de l'homme se déclinent au masculin comme au féminin. » (1998, p. 96) À la même époque, Colette Cosnier avance que c'est Madame Dreyfus qui encadre entièrement le compte rendu des procès dans le journal *La Fronde* (1997, p. 75). En effet, expliquent ces historiennes, Madame Dreyfus incarnait pour de nombreuses femmes au XIX^e siècle le martyr d'une épouse et d'une mère exemplaire, un supplice auquel les femmes s'identifiaient (voir Sabiani, 1983, p. 200). Même dans les quotidiens traditionnels, comme *L'Aurore*, on s'intéresse souvent à cette victime par association. On y publie, par exemple, un extrait d'une lettre écrite par Madame Guibert, une femme qui nous est aujourd'hui inconnue, dans laquelle elle ne prend pas parti pour Dreyfus, mais pour sa femme : « En protestant contre les raffinements de cruauté dont souffre Mme Dreyfus », écrit-elle, « à laquelle on soustrait l'écriture de son mari, les femmes accompliront un devoir d'épouse, de mère, de Française et de chrétienne. » (*L'Aurore*, 20 janvier 1898) Vu cet intérêt public pour Madame Dreyfus, on comprend pourquoi les épistolières écrivant à Zola s'imaginent facilement toutes les difficultés que l'épouse de Dreyfus doit endurer : « Je plains de toute mon âme Madame Dreyfus; car je me figure facilement combien je souffrirais à sa place. » [98 01 14f]

Certaines des femmes qui écrivent à Zola parlent également dans leurs lettres de l'épouse de ce grand écrivain. Or, si les épistolières pensent à Madame Zola, c'est surtout pour jeter des regards d'envie sur sa proximité avec le grand Zola : « Comme votre femme doit être fière de posséder un mari tel que vous » [98b 01b], écrit une correspondante. Une autre épistolière avoue ne vouloir rien de plus au monde que d'être la femme de Zola : « la femme qui veut que s'appeler Mme Zola[,] je comprends qu'elle soit fière car si le ciel est destiné à m'appeller [*sic*] comme ça je n'envierais rien à la lune ni au soleil. » [98 02 10] Le fait d'être envieuse de Madame Zola est en soi très significatif. Dans un premier temps, cette jalousie révèle à quel point les épistolières désirent se rapprocher de Zola, d'être aussi proche de lui que l'est vraisemblablement son épouse. Dans un second temps, envier Madame Zola est une façon de reconnaître, peut-être implicitement, le rôle que joue cette femme dans l'affaire. En effet, selon certaines épistolières, Madame Zola a une part dans la défense de Dreyfus puisqu'elle doit subir les mêmes attaques que son mari et lutter courageusement pour défendre leur réputation. Considérons la lettre suivante, dans laquelle l'épistolière met sur le même pied d'égalité Zola et son épouse : « La courageuse Madame Zola, qui n'a pas reculé d'assister aux débats si pleines [*sic*] de danger peut bien être fière du [nom] que vous deux avez illustré ensemble par un si rare et noble courage. » [98 02 13]

Vu cet intérêt marqué pour leurs consœurs, ce n'est pas un hasard que quelques épistolières aient également envoyé des lettres aux épouses de Zola et Dreyfus. Parmi les lettres déposées dans les archives Émile Zola pour la période couvrant l'affaire Dreyfus, deux lettres de femmes sont adressées à Madame Zola. Dans une lettre, l'épistolière exprime de l'admiration : « Il vous revient une part, Madame, de l'admiration que soulève M. Zola. Pour qu'un homme arrive à un tel degré de sincérité, de persévérance et de courage, il faut qu'il ait une compagne digne de lui. » [98 02 09] Dans l'autre, les propos sont moins laudateurs : « Madame, [...] je ne veux pas vous tuer[,] votre mort serait trop douce mais je vous lancerais du vitriol à la figure pourque [*sic*] l'on puisse dire en vous voyant défigurée voila la femme de l'ignoble Zola. » [98 02 07a]

Une troisième lettre est destinée à Zola, mais se rapporte uniquement à Madame Dreyfus : « Puisque vous [vous intéressez] à la faire [sic] Dr[e]yfus, je viendrai vous demander [sic] l'adresse [sic] de Madame Dreyfus. J'aurai quelque chose à lui confier au sujet de son mari [sic] [c]ertainement qui lui sera[it] bien agréable. C'est un secret que j'ai gardé jusqu'à présent. » [98 02 21d] Enfin, dans une quatrième lettre trouvée dans les archives, une correspondante de Zola nommée Vittoria Falta prétend, bien qu'il n'en reste aucune trace, avoir envoyé une lettre à Madame Dreyfus : « Un de ces derniers jours j'ai envoyé à l'adresse – Madame Dreyfus épouse du Capitaine Dreyfus déporté à l'Île du Diable – Paris – une lettre recommandée. » [98 01 21]⁵ Cette épistolière n'est pas la seule à avoir cherché à communiquer directement avec l'épouse du condamné. Environ 30 % des plus de 3000 lettres et télégrammes déposés au fonds Dreyfus au Musée de Bretagne ont été envoyés à Lucie Dreyfus. Parmi ces 860 lettres, 383 (45 %) sont de femmes. Encore plus intéressant, dans l'inventaire des lettres envoyées à Lucie Dreyfus lors de l'affaire Dreyfus, apparaissent plusieurs noms de notre corpus de lettres. Il semblerait que plusieurs femmes qui ont écrit à Zola aient également éprouvé le besoin d'envoyer une lettre à l'épouse de Dreyfus⁶.

Le fait d'adresser leurs lettres de soutien ou de condamnation à des personnes qui n'ont eu, à en croire le peu d'attention qu'on leur consacre encore aujourd'hui dans les livres d'histoire, qu'un rôle secondaire dans les procès de Zola et Dreyfus est révélateur. Écrire une lettre à Madame Zola répondait au désir de lui envier sa proximité à Zola ou pour reconnaître qu'elle s'était mise en campagne, comme son époux, pour prouver l'innocence de Dreyfus. Même la lettre qui condamne la participation de Madame Zola et qui menace de la défigurer avance l'idée que Madame Zola était impliquée, comme son mari, dans l'affaire. C'est aussi ce que révèlent les lettres envoyées à Madame Dreyfus. Ce n'était pas seulement Dreyfus la victime, son épouse a également été en butte à

⁵ La lettre envoyée par cette épistolière, Vittoria Falta, n'a pas été trouvée dans la liste des lettres envoyées aux Dreyfus.

⁶ Parmi celles-ci, on trouve Maria et Marie [98 01 13d], Emma Cagli [98 01 16b], Louise Ardin [98 02 06a], Madame Robert Godet [98 02 08d] et Cécile Hatzfeld [97 12 03].

la persécution d'une nation profondément antisémite : on lui avait enlevé son époux, on lui refusait toute communication (épistolaire) avec Dreyfus, on la croyait complice du crime de son mari... Pour les mêmes raisons qu'elles ont envoyé des lettres à Zola, des centaines de femmes ont écrit à Lucie Dreyfus, autre victime ou, selon l'opinion, autre coupable, et cherché à se rapprocher d'elle.

Écrire ensemble : les épistolières se transforment en « nous »

Elles ont également tenté de se relier à d'autres femmes qui n'étaient pas impliquées directement dans l'affaire, mais qui se sont quand même senties assez impliquées pour écrire une lettre à Zola. Considérons, par exemple, les lettres où des épistolières ont choisi d'écrire ensemble. Un peu moins de 10 % des lettres de femmes envoyées à Zola pendant l'affaire Dreyfus ont une signature collective : « Quatre ou cinq [sic] demoiselles [qui] se sont réunies pour envoyer [à Zola] une adresse des jeunes filles de Vienne » [98 02 04c]. Cet acte collectif est significatif dans la mesure où il révèle que ces femmes partageaient une communauté d'intérêts; elles n'étaient pas seules à penser ainsi, affirment-elles dans une autre lettre : « Nous sommes un cercle de femmes furieuses de voir votre acharnement à la perte de la [F]rance. » [98 02 08]

Écrire ensemble ou parler au nom de plusieurs revient souvent dans les lettres de ces femmes. En quelque sorte, ces épistolières transforment le « je » en « nous », un acte, nous l'avons vu, lourd de conséquences pour les femmes qui veulent se faire entendre. En effet, plusieurs épistolières insistent sur le fait qu'elles parlent pour d'autres ou avec le soutien d'autres femmes : « Permettez à une inconnue de se faire l'interprète des sentiments d'enthousiasme qu'éveille votre conduite dans un petit groupe d'Italiennes. » [98 01 19a] En s'identifiant à une communauté, ces femmes peuvent donner plus de valeur à leurs propos. Cela ne suffit pas d'être trois jeunes filles de la Hollande qui soutiennent Zola, il faut être « un nombre innombrable de jeunes filles comme nous » [98 01 30a]. En plus d'universaliser leurs propos, le fait d'écrire *ensemble* et d'exprimer une opinion *partagée* était une façon, pour ces épistolières, d'établir des liens avec d'autres femmes, de confirmer l'existence d'une communauté de femmes. C'est en effet ce que nous révèle une épisto-

lière : « J'ai devant moi vos deux lettres (à la France et à la jeunesse, humanité, vérité, justice). [...] Je les ai lues devant mes amies qui sont toutes de mon avis. » [98 01 29b, souligné dans le texte]

C'est sans doute aussi pour cette raison que ces épistolières parlent souvent des autres femmes écrivant à Zola. En premier lieu, il convient de comprendre comment elles savent qu'elles ne sont pas les seules à lui adresser une lettre et que, comme le note une épistolière, « tout le monde le fait » [98 01 24c]. Il s'avère que c'est Zola lui-même qui le leur divulgue. Dans une entrevue publiée dans *Le Petit journal* du 7 février 1898, par exemple, Zola fait la remarque suivante sur les milliers de lettres qu'il reçoit, notamment celles envoyées par des femmes :

Dans toutes les classes sociales, depuis les ducs jusqu'aux artisans, jusqu'aux paysans, jusqu'aux cuisinières, dont le suffrage sans orthographe me parvient sur un papier taché de graisse, partout ma voix a fait écho. Des lettres [...], qui me faisaient sourire, me venaient de femmes qui m'avaient aimé à quinze ans, qui me rappelaient des souvenirs de jeunesse [...] mais la plus drôle est sans contredit celle d'une fille publique de Hollande qui, après son nom, a ajoutée naïvement ce qualificatif : « cocotte ».

En lisant les lettres envoyées à Zola pendant cette période, on constate que les femmes ont lu cet article. Voici la « réponse » qu'une de ses correspondantes lui adresse :

Il y a huit jours à peu près je lu[s], sur le petit journal le compte rendu des attestations qui vous parvenaient, vous félicitant de votre attitude à l'égard du traître. Énumérant la profession de chacunes [sic] d'elles, vous citez qu'une cocotte résidant en Hollande vous a encouragé à poursuivre votre but... Des cuisinières qui vous faisaient parvenir leurs félicitations. C'est après avoir lu cet article que l'une [sic] de ces dernières croit devoir vous répondre. [98 01 14]⁷

Cette épistolière n'est pas la seule à reconnaître que Zola reçoit un « amas de lettres venant de la France et de l'Europe entière, qui louent

⁷ Comme en témoigne la lettre que nous venons de citer, les lettres de notre corpus n'existent pas sans contact, elles sont la continuation d'un dialogue entamé par les lettres ouvertes et les entrevues de Zola. Il est donc possible de considérer les lettres de notre corpus comme faisant partie d'une correspondance « normale » dans la mesure où une véritable relation (épistolaire) existe entre Zola et ces épistolières.

ou bl[â]ment [son] attitude » [98 01 19]. En effet, elles sont nombreuses à parler des autres lettres qu'on lui envoie. En voici un exemple : « Je sais que tous les jours vous recevez de tous les points de l'Europe des quantités immenses de lettres. » [98 02 26b] En reconnaissant chez d'autres épistolnières les mêmes sentiments qu'elles expriment dans leurs propres lettres, ces femmes soulignent qu'elles ne sont pas seules, qu'elles font partie d'une communauté par rapport à laquelle elles peuvent se définir.

Pour les mêmes raisons beaucoup de femmes se décrivent, dans leurs lettres à Zola, en tant que « juives » ou « persécutées ». Une femme commence sa lettre de la façon suivante : « je suis juive et c'est tout dire » [98 01 18b]. Une autre croit nécessaire de donner la description suivante d'elle-même : « Je ne suis qu'une pauvre juive russe. » [98 01 31] Une femme souligne être « une vieille femme pauvre (juive et veuve) » avant de remercier Zola d'avoir « adouci ses derniers jours, par [son] éloquence, [sa] générosité et par cet acte d'humanité qui est non pareil! » [98 02 26c] Ces femmes établissent en cela un réseau implicite avec tous les autres « misérables et persécutés » [98 01 20a] du monde qui sont reconnaissants du rôle de Zola dans l'affaire Dreyfus. Autrement dit, en précisant qu'elles sont nombreuses à écrire à Zola ou « juives », les épistolnières peuvent dire « nous » et faire partie d'une plus grande collectivité qui fait l'objet de mesures de discrimination.

*

Dans cette analyse, nous avons vu que c'était grâce à des lettres envoyées à Zola que des connexions ont pu être faites entre femmes, entre juives, entre victimes. Zola était en quelque sorte le « hub », pour reprendre la terminologie d'Internet, par lequel des femmes se sont connectées pour pouvoir se joindre au réseau. Certes, il importe de souligner que ces liens entre femmes étaient forcément virtuels. En effet, à notre connaissance, celles-ci n'ont jamais pu se regrouper en dehors de la sphère épistolaire. Ce n'était que grâce à leurs lettres qu'elles pouvaient se rapprocher les unes des autres et être conscientes de l'existence d'une véritable communauté au féminin. Car, comme nous l'avons démontré, il ne peut y avoir de doute que ces épistolnières

savaient qu'elles n'étaient pas les seules à écrire à Zola et que le fait de rédiger une lettre était une façon d'entrer en dialogue, certes par l'intermédiaire de Zola, avec d'autres femmes avec qui elles avaient une certaine affinité. Parfois, ces épistolières cherchent à créer des rapports individuels avec les acteurs, ou actrices, de l'affaire. D'autres fois, elles se rapprochent des autres femmes ou des autres victimes qui se sentent mêlées à l'affaire. Dans tous les cas, on voit que ces femmes reconnaissaient la valeur d'appartenir à une plus grande communauté, qu'elle soit réelle ou virtuelle.

Bibliographie

- BEAUVOIR, Simone. 1976 [1949], *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, t. I.
- BLAND, Caroline et Máire CROSS. 2004, « Gender Politics: Breathing New Life into Old Letters », in Caroline et Máire Cross (eds), *Gender and Politics in the Age of Letter-Writing, 1750-2000*, Aldershot, Ashgate, p. 3-14.
- BLUM, Françoise. 1998, « Itinéraires féministes à la lumière de l'Affaire », dans Michel Leymarie (dir.), *La Postérité de l'Affaire Dreyfus : dix études*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, p. 93-101.
- BRUNET, Manon. 2002, « Prolégomènes à une méthodologie d'analyse des réseaux littéraires. Le cas de la correspondance de Henri-Raymond Casgrain », *Voix et Images*, vol. XXVII, n° 2, hiver, p. 216-237.
- COSNIER, Colette. 1997, « Les "Reporteresses" de la Fronde », dans Eric Cahm et Pierre Citti (dir.), *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, Tours, Publications de l'Université François Rabelais, p. 73-82.
- CROSS, Máire. 1997, « Les représentations de l'Affaire Dreyfus dans le journal *La Fronde* entre décembre 1897 et septembre 1899 », dans Eric Cahm et Pierre Citti (dir.), *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, Tours, Publications de l'Université François Rabelais, p. 83-90.

- EVERETT, Jane. 1998, « Réseaux épistolaires : le cas du Québec dans les années trente », dans Benoît Melançon (dir.), *Penser par lettre. Actes du colloque d'Azay-le-Ferron*, Montréal, Fides, p. 125-144.
- FRIEDMAN, Susan Stanford. 1988, « Women's Autobiographical Selves: Theory and Practice », dans Shari Benstock (dir.), *The Private Self: Theory and Practice of Women's Autobiographical Writings*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, p. 34-62.
- GRASSI, Marie-Claire. 2000, « Introduction », dans Marie-Claire Grassi (dir.), *Épistolaire/Epistolary Writing, L'Esprit Créateur*, hiver, vol. XL, n° 4, p. 3-6.
- JOVICIC, Jelena. 2000, « Les réseaux épistolaires (1850-1900) : un espace virtuel », dans Marie-Claire Grassi (dir.), *Épistolaire/Epistolary Writing, L'Esprit Créateur*, hiver, vol. XL, n° 4, p. 68-79.
- LACROIX, Michel. 1998, « Du réseau comme communauté secrète : Paulhan, la NRF et le Collège de sociologie », dans Benoît Melançon (dir.), *Penser par lettre, actes du colloque d'Azay-le-Ferron*, Montréal, Fides, p. 107-123.
- PERROT, Michelle. 2001, « La Fronde des femmes au temps de l'Affaire Dreyfus », dans Kathryn Grossman *et al.* (dir.), *Confrontations: Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century France*, Amsterdam, Rodopi, p. 287-300.
- PLANTÉ, Christine. 1998, « Introduction », dans Christine Planté (dir.), *L'épistolaire, un genre féminin*, Paris, Honoré Champion, p. 11-23.
- SABIANI, Julie. 1983, « Féminisme et Dreyfusisme », dans Geraldine Leroy (dir.), *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles Peguy et l'Université d'Orléans, Paris, PUF, p. 199-206.